

Longue histoire de la déformation de la mal nommée danse du ventre

PAR ESSMA BEN HAMIDA, de SIC

« TUNIS — Elle fait fureur depuis quelque temps aux États-Unis et plus récemment elle a déferlé sur l'Europe. Elle a fasciné des millions d'hommes et de femmes de tous les temps, sur tous les continents. Plusieurs fois millénaire, elle existait avant le judaïsme, le christianisme et l'islam. Son origine géographique reste encore un mystère pour les chercheurs. Des peintures rupestres de l'Égypte pharaonique, de la Mésopotamie, de plusieurs régions de l'Afrique et des îles du Pacifique témoignent de la gloire de cette expression sensuelle qu'est la danse orientale, la mal nommée «danse du ventre». La danseuse Leïla Haddad explique son contenu et son histoire, qui a à voir avec Salomé, Hérode et la tête de Saint Jean-Baptiste.

En Orient elle a su résister à toutes les vicissitudes du temps et aux influences étrangères. L'Occident l'a découverte au XIXe siècle à travers les contes épiques recueillis au cours de leurs voyages par Gustave Flaubert, Gérard de Nerval et Alphonse de Lamartine. Depuis lors, la danse orientale a acquis une réputation péjorative, devenant finalement la «danse du ventre» ou «belly dance».

« DANSE DU VENTRE », DANSE DE LÉGIONNAIRES

La jeune tunisienne Leïla Haddad se rebelle contre cette interprétation.

«Malheureusement je suis la seule à défendre cet argument. Je me bats pour imposer le vrai nom de cette danse. Je n'ai rien contre le ventre, c'est un élément noble, c'est le berceau de l'humanité, il renferme toute l'énergie vitale et sexuelle, mais pourquoi nous réduire à un cinquième de notre corps? Pourquoi penser que nous ne sommes qu'un bassin qui s'agitte dans tout les sens alors que c'est tout notre corps qui danse?»

Nous devons ce terme péjoratif de «danse du ventre» aux premiers légionnaires européens qui découvrirent au XIXe siècle les régions mystérieuses de l'Orient. «Ils venaient d'une Europe excessivement puritaine où montrer tout simplement sa cheville était mal vu et où un pied nu était aphrodisiaque. Au Caire ils virent des femmes danser dans les cabarets, le ventre nu, et cela les rendit complètement fous. Ils gardèrent uniquement la connotation péjorative de cette danse.»

Il est vrai que certaines femmes qui travaillent dans les bordels ou «cabarets» pour gagner leur vie exagèrent le côté sexuel de la danse et en font même une séance de strip-tease. C'est ainsi que Flaubert, dans son livre Voyage en Égypte, parle de la «danse de l'abeille» en faisant allusion aux danseuses de cabaret qui se déshabillaient en imitant le bruit de cet insecte en plein vol. Les Nord-Américains continuent de croire que le strip-tease fait partie de la danse traditionnelle de l'Orient.

ORIGINES OBSCURES

Pour les Occidentaux la «danse du ventre» vient indiscutablement d'Égypte. Il est vrai que même les plus grandes danseuses des années 50 et 60, telles que Samia Gamal, Tahia Carioca ou Najoua Fouad, toutes Égyptiennes, devinrent célèbres en interprétant des comédies musicales ou en dansant dans des cabarets, comme on le fait aujourd'hui dans les grands hôtels et clubs du Caire. L'Égypte possède également la plus grande industrie cinématographique du monde arabe et c'est là qu'ont surgi les premiers cabarets de l'Orient.

D'un autre côté, l'Orient n'englobe pas que le monde arabe. «Nous n'avons aucune preuve sur l'origine exacte de cette danse.» Elle a existé à l'époque des pharaons et des Phéniciens. On a trouvé des peintures rupestres représentant une expression similaire dans des grottes au Zimbabwe, dans le Tassili, en Afrique du Sud, en Inde et même en Europe. En Guinée il existe une danse qui rappelle beaucoup la danse orientale que les hommes et femmes exécutent toujours en l'honneur de la déesse du ciel, de la terre et de l'accouchement.

«La seule chose certaine c'est que cette danse est très ancienne, c'est l'une des plus anciennes



que l'humanité ait connue, c'était une danse noble et sacrée. Bien avant les religions monothéistes on invoquait la déesse de la fertilité.»

LES BONS TEMPS DU MARIARCAT

Pendant longtemps le matriarcat prédomina et on croyait au rôle magique des femmes qui peuvent engendrer la vie. Il n'y a que 150 ans qu'il a été prouvé scientifiquement que l'homme joue également un rôle dans la procréation», rappelle la jeune danseuse tunisienne.

Avant c'étaient les femmes qui gouvernaient, qui faisaient la guerre, elles prenaient jusqu'à une douzaine de mariés qu'elles pouvaient répudier. Même l'héritage était matrilineaire. Dans les temples les cérémonies étaient exécutées par des prêtresses qui étaient tenues pour les intermédiaires entre les dieux et les hommes. La première religion monothéiste apporta le patriarcat et avec lui l'interdiction pour les femmes de mouvoir les parties du corps jugées alors honteuses. Après la destruction des temples, les prêtresses-danseuses furent expulsées et leur art vidé de son sens.

«Ce n'est pas l'islam qui a écrasé cette danse», explique Leïla. Bien avant, le judaïsme et plus tard le christianisme firent beaucoup de mal. Les derniers temples furent fermés au VIe siècle après Jésus-Christ, on détruisit les statues et les codes sacrés de cette danse. «Mais la culture arabo-islamique la confina dans les salons de femmes et le ghetto des cabarets.

Au cours de ces recherches Leïla Haddad a découvert dans un livre de musique arabe seulement dix lignes sur cette danse. «Ils ont voulu l'écraser, occulter son côté mystique, religieux, on n'a retenu que son côté érotique.»

La lambada, le twist, le cha cha cha et d'autres rythmes connurent une gloire éphémère, mais la danse orientale a résisté au temps. «Si elle exerce une telle fascination, c'est qu'elle a plus qu'un effet de séduction. Elle est beaucoup plus profonde que cela. Elle n'a pas qu'une dimension physique. C'est un langage complet à travers lequel le corps, l'âme et l'esprit s'expriment avec des codes précis.»

AL-GUEDRA: DÉESSE DES MYSTÈRES

Au Maroc il existe une danse mystique «al-guedra», que les femmes dansent sans en révéler les codes. Dans une étude Abderrahmane Fennich, chirurgien et musicologue marocain, a confirmé le côté sacré et mystique de cette danse. Fennich, disparu en 1989, a consacré une bonne partie de sa vie à des recherches minutieuses sur la musi-

que andalouse et les danses du Maroc. Véritable mécène, il encouragea dans cette voie de nombreux artistes marocains et étrangers.

Pour Fennich, «al-guedra» vient de «al-qadrah» ou «qadra», expression arabe qui signifie «la puissante». Lorsqu'elle commence à danser, le mouvement de ses doigts équivaut à un langage sacré, propice à la révélation des mystères.

«Déesse des mystères, c'est-à-dire des forces occultes qu'elle manifeste, maîtresse des initiations, déesse des cycles de la fertilité, héritière de l'ancienne sagesse que lui fut transmise par ses ancêtres, sa tâche ne se limita pas à la pratiquer mais à la développer et à l'élaborer pour la transmettre à ses élus, pour que ceux-ci puissent faire de même et maintenir vivant le rythme de chaque époque», écrit Fennich.

Lorsque «al-gadra» danse, elle communique avec «le ciel et l'enfer». La communication s'établit lorsqu'elle entre en transe, un état qui est provoqué par un rituel de danse, de chants sacrés, de rythmes monotones joués par deux instruments de percussion...»

«Al-gadra agit comme un agent de transmission d'énergies fluidiques qui vibrent dans l'implacable camp énergétique du monde», poursuit Fennich. Ce même langage digital sacré est utilisé par les initiés hindous pendant les cérémonies mythico-rituelles, à des fins esotériques et thérapeutiques.»

«Malheureusement ces codes sacrés ne sont plus transmis de nos jours», regrette Leïla; mais toute l'expression de la danse orientale révèle ce langage codifié: le mouvement de huit inversé se dessine dans l'espace le ventre de la danseuse n'est rien d'autre que le symbole de l'infini. Chaque partie du corps qui danse a sa propre signification: la base correspond à la terre, le haut au ciel et le milieu (le ventre, où se trouve le centre de gravité du corps) est le symbole de l'harmonie, de la création. «On danse pour atteindre quelque chose, et ce quelque chose c'est nous, l'histoire s'écrit dans notre corps.»

SALOMÉ OU LA DANSE DU POUVOIR

C'est également la danse du pouvoir. On le constate dans la danse des sept voiles de la légendaire Salomé, que Leïla a dansée au Festival de Lille et à Hammamet.

Salomé, princesse juive, vivait à l'époque où la Palestine était occupée par les Romains et où s'annonçait l'arrivée d'une nouvelle religion, le christianisme. Une véritable révolution se préparait. Lorsque Salomé dansa pour le roi Hérode, ce n'était pas pour le séduire, l'exciter ou le distraire; ce qui était en jeu c'étaient des postes politiques et économiques très importants.

«Salomé cherchait à «fasciner» le roi, à l'«envoûter». Son objectif était d'arrêter cette nouvelle religion. En échange de sa danse elle se fit apporter la tête de Jean-Baptiste sur un plateau. Les sept voiles symbolisent les sept étapes à franchir pour accéder à la connaissance. Salomé reçut son éducation à Rome, où il y avait beaucoup de temples, où l'on priait les déesses, où les femmes étaient initiées à cette danse sacrée.

Leïla, cette Salomé tunisienne, voudrait montrer qu'avec la danse orientale on peut faire autre chose qu'exciter les hommes. C'est pourquoi elle s'est refusée à danser dans les restaurants, les cabarets ou les fêtes privées, où elle aurait pu cependant gagner beaucoup d'argent. «Ce n'est pas ce que je cherche», répond-elle.

UM KULZUM ENTRE STING ET DAVIES

«Sa mission: transmettre la culture arabo-berbère aux Occidentaux. «La danse orientale n'est peut-être qu'une petite porte à travers laquelle on peut faire connaître notre culture et notre musique aux autres... mais pourquoi pas?» A chaque cours de danse, à chaque conférence, Leïla explique le véritable sens de la danse orientale et attire l'attention sur les disques, les chanteurs ou les musiciens arabes. «Si parmi les disques de Sting et de Miles Davies il y a un disque de Kulzum ou de Sombati, je suis contente.» Pour elle, la culture ne passe pas par le discours militant. «J'ai choisi une autre voie.»